

THIERRY NÉLIAS

# Algérie, la conquête

1830-1870

Comment tout a commencé



Vuibert



# Algérie, la conquête



THIERRY NÉLIAS

# Algérie, la conquête

1830-1870

Comment tout a commencé

Vuibert

ISBN : 978-2-311-15018-6

© Vuibert, mai 2022

5, allée de la 2<sup>e</sup> D.-B., 75015 Paris

[www.vuibert.fr](http://www.vuibert.fr)

## AVANT-PROPOS

*À la mémoire des habitants de Philippeville.*

« L'Algérie, c'est la France », affirmait François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, dans son allocution radiophonique du 7 novembre 1954. Personne au sein de la classe politique, ni même dans l'opinion, n'en conteste encore l'idée. La colonie la plus proche de nos côtes est alors découpée en départements, exactement comme une région de métropole, et les infrastructures y sont développées et modernes. Certes, une série d'attentats sanglants a endeuillé le territoire une semaine plus tôt, mais « l'Algérie française » en a vu d'autres !

On connaît la suite : « événements » pour les uns, « guerre » pour les autres, conclus par la séparation violente de 1962, suivie de décennies de cette « nostalgie *pied-noir* » qui animera pour longtemps les repas de famille des rapatriés... La littérature abonde sur ce sujet dont nous n'avons pas encore fini de payer les arriérés.

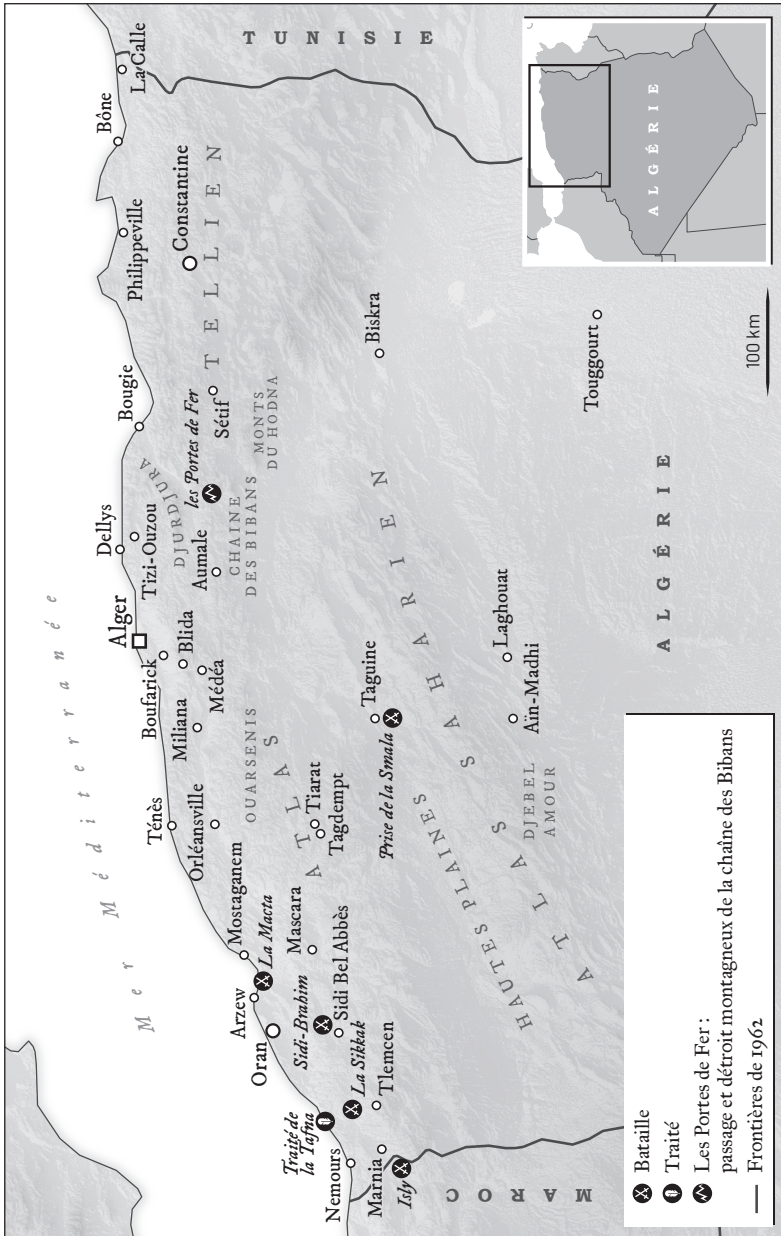
Il faut dire que l'Algérie ne fut pas une colonie comme les autres. Ainsi, en 1937, le film *Pépé le Moko* de Julien Duvivier, dont l'intrigue se déroule à Alger, commençait par une voix off présentant les habitants de la Casbah comme étant « ceux d'avant

la *conquête* » ... cent sept ans après l'arrivée des Français outre-Méditerranée. Dans cette ville aux allures azuréennes, la *conquête* résonnait encore dans les esprits, tel un mythe, cas unique dans l'histoire de l'empire colonial français. De nos jours, soixante ans après l'indépendance de l'Algérie, si la « prise de la *Smala* » d'Abd-el-Kader peut parler à certains, bien malin qui pourrait la situer dans le temps ou dans l'espace.

C'est à l'occasion de recherches sur la première abdication de Napoléon I<sup>er</sup> que j'ai découvert un récit du voyage de Napoléon III à Alger, en 1860. Outre les descriptions d'une foule algéroise assez proche de ce qu'elle sera encore un siècle plus tard, le document propose des illustrations. Parmi elles, l'arrivée du souverain sur le front de mer dévoile les célèbres arcades, si caractéristiques de la Ville blanche ! Ainsi, au beau milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Algérie ressemble déjà à ce « nouveau monde à la française ». La suite du récit, et celui de la seconde visite impériale, en 1865, mettent au jour la singularité d'une colonie administrativement européenne, mais charnellement marquée par son identité orientale ; un territoire où les citoyens français côtoient des Arabes et des Kabyles, reconnus comme français, mais dépourvus de citoyenneté.

Pour comprendre ce paradoxe que fut « l'Algérie française », il faut donc remonter à ses origines, quand tout a commencé. C'est l'objet de ce livre. Il couvre les décennies 1830-1870, une période « laboratoire » durant laquelle différents types de colonisation ont été tentés. Il s'appuie principalement sur des témoignages de militaires, scientifiques, journalistes, colons et touristes français (voire anglais), étayés par des articles de presse du moment. Le regard porté peut donc apparaître comme celui du « camp » européen, un choix justifié par la difficulté de trouver des sources écrites par des témoins autochtones.

# Algérie, 1830-1870





## PROLOGUE

### Tournée provinciale

**1 7 septembre 1860, au large d'Alger.** Forme fantomatique, la côte vient d'apparaître à l'horizon, avant de se préciser sur toute sa longueur. La Ville blanche se détache soudain de cet ensemble, tel un mirage, frappant l'imagination des voyageurs vierges d'expérience africaine.

Bientôt, la forme se mue en paysage, et le mirage cède la place à la rêverie. « Alger, si vous arrivez par mer, vous apparaît comme une ville endormie le long d'une colline, calme et insouciant au milieu des fraîches campagnes qui l'entourent<sup>1</sup> », se souvient le comte Pierre de Castellane lorsqu'il évoque ses années algériennes. Les fraîches campagnes forment alors, aux dires du docteur Amédée Maurin, « cet immense panorama qui, tout à coup, se déroule dans un lointain voilé par les brumes qui s'élèvent de la mer ; ce sont ces crêtes hardies du Djurjura reflétant les rayons dorés du soleil, entre l'azur du ciel et la teinte verdâtre des premiers plans de l'Atlas ; c'est la courbe gracieuse de l'Atlas lui-même, qui forme autour de la baie d'Alger comme une enceinte naturelle<sup>2</sup> ».

Aujourd'hui, le temps dégagé offre le même spectacle, à la fraîcheur près. Car à mesure que les terres sombres se dévoilent, leur aspect desséché trahit le passage de l'été et ses épisodes de vents du sud qui rendent l'air « si étouffant, que les habitants, pour rafraîchir leurs maisons, sont obligés de jeter constamment de l'eau sur les planchers ». La veille, le terrible sirocco sévissait encore. Heureusement, les premières pluies d'automne de l'Afrique du Nord, si abondantes avec leurs cohortes de nuages lourds, ont épuré l'atmosphère dans la soirée.

À bord de *l'Aigle*, le couple impérial et sa suite se préparent pour cette première visite officielle d'un dirigeant français en Algérie coloniale. Napoléon III en a fait la conclusion d'une tournée provinciale qui l'a vu passer par la Savoie et le pays niçois, des départements nouvellement rattachés à l'empire après référendum. Une belle manière d'affermir l'intégration dans le giron national de ces territoires « annexés », en allant à la rencontre de ses nouveaux sujets. Le message est donc limpide : l'Algérie est une province de France à part entière, ce qui transforme au passage la Méditerranée en « lac français » !

Bien que la traversée depuis l'escale corse ait été très agitée, la flottille est dans les temps. L'entrée dans le port est saluée par une décharge d'artillerie des batteries de défense et de tous les bâtiments de guerre au mouillage. Massés sur les jetées et la grève, des milliers de spectateurs se pressent pour apercevoir le couple impérial. Il faut dire que la ville, d'ordinaire très active du fait de sa mutation rapide, est en pleine ébullition depuis quelques jours.

Alger, en 1860, n'a en effet plus rien à voir avec son passé barbaresque. L'époque où seuls les comptoirs de La Calle et de Bône étaient occupés par des marchands français est révolue. Depuis la frontière du Maroc jusqu'à celle de la régence de Tunis, le drapeau tricolore flotte. Et Alger est la capitale de ce vaste territoire.

« La ville d'Alger est l'une des plus charmantes du monde. On dit volontiers qu'elle est aujourd'hui une ville européenne et ne mérite pas l'intérêt du voyageur. Ceux qui en parlent ainsi ne l'ont

pas vue », affirme un journaliste de *L'Illustration*<sup>3</sup>. Il est vrai que lorsque l'on débarque à Alger, la ville basse offre l'aspect d'une cité typiquement française ! Les rues Bab-Azoun, Napoléon ou Bab-el-Oued, avec leur tracé rectiligne, bordées de becs de gaz, leurs cafés et boutiques, l'hôpital, l'école supérieure de médecine, les larges places carrées comme celles de la Lyre ou du Gouvernement, les statues érigées à la gloire de généraux tels Bugeaud ou le duc d'Orléans, la cathédrale... Sommes-nous réellement en Afrique ?

Parti observer les méthodes de colonisation françaises, l'Anglais Wingrove Cooke découvre Alger cette année-là. Son constat sur les rues et les places qui forment la base du triangle blanc de la ville est sans équivoque : « Il ne faut jamais perdre de vue la statue de bronze du duc d'Orléans dans son uniforme français moulant [...]. [Et la] place du Gouvernement, avec ses trois côtés de maisons carrées de construction européenne, et son quatrième côté ouvert sur le bleu de la Méditerranée et les collines du Petit-Atlas [...], aussi française que le quai de Boulogne. Les conquérants ont toute la fierté et la prestance d'une race dominante. Ils dédaignent d'adopter les manières ou les costumes des indigènes. Comme nos compatriotes de Calcutta, ils portent leurs chapeaux ronds et leurs paletots sous un soleil qui fait grimper le thermomètre à 117 °\*. Ils jouent au billard dans des salles éclairées au gaz par les soirs de canicule, et ils se prélassent sous les orangers comme aux Tuileries<sup>4</sup>. »

De fait, la principale ville d'Algérie possède déjà tous les atouts du tourisme. Le récit de voyage du rédacteur de guides français Quétin – auteur de publications sur d'innombrables contrées et régions – avait ouvert la voie en 1848, en proposant aux colons et aux candidats touristes tous les renseignements pratiques à connaître sur le pays<sup>5</sup>. À la fin des années 1850, les Anglais

---

\* 47 °Celsius.

– inventeurs de ce nouveau mode de voyage né au début du XIX<sup>e</sup> siècle – abordent la ville comme une destination européenne. Peuple migrateur à l'arrivée de l'hiver\*, il aime à prendre son envol vers le sud, sans en oublier pour autant son confort. Et Alger fait désormais partie des villes à recommander aux visiteurs en recherche d'un climat sain et de conditions de séjour satisfaisantes. En témoignent les mots d'E. W. L. Davies, en 1857, dans son opuscule destiné aux Britanniques convalescents : « Sur ordre médical, nous avons été envoyés au milieu de l'hiver sur les rives de la Méditerranée. Gibraltar, Malaga et Alger étaient recommandés à tour de rôle ; mais [...] Alger a été préférée, et c'est là que nous nous sommes rendus : Hiver 16°5 – Printemps 16°1 – Été 23°9 – Automne 25°5<sup>6</sup>. » Outre la régularité du service des postes reliant le continent à la ville, l'auteur relève que le télégraphe électrique assure désormais une liaison avec toute l'Europe en cas d'urgence.

Sa description des hôtels d'Alger ressemble étrangement à celle d'un guide Michelin de la Côte d'Azur. « L'Hôtel d'Orient se trouve en face de la Grande Place, et, en raison de sa situation aérée et de sa vue dominante sur la mer, c'est là que nous avons d'abord porté nos pas et demandé des chambres. Après avoir monté trois étages d'escaliers, recouverts de carreaux et très glissants, on nous a montré deux appartements de petites dimensions, pour lesquels on demandait trois francs par jour chacun [...]. Nous essayâmes ensuite l'Hôtel de la Régence, également sur la Grande Place : une jolie fontaine jouant face à l'entrée, et

---

\* Dans le récit de son voyage en Algérie, en 1859, l'auteure Mabel Crawford compare ses compatriotes à des oiseaux migrateurs : « Comme l'impulsion migratoire atteint son apogée à l'approche de l'hiver, on pourrait raisonnablement admettre que l'hirondelle a sa place dans nos armes nationales. [...] mais la cause de nos migrations annuelles ne se résume pas à une définition aussi concise. » Mabel Sharman Crawford, *Through Algeria*, London, Richard Bently, 1863, p. 1.

un bosquet d'orangers, sur lesquels les fruits mûrs pendaient encore, et à l'ombre desquels de vénérables Maures et des Turcs à longue barbe fumaient tranquillement sur des bancs rustiques, réunis pour inviter les voyageurs au repos. [...] Pour la pension, servie au salon, qui comprenait le petit-déjeuner à 10 heures et le dîner à 6 heures, avec une demi-bouteille de vin très ordinaire à chaque repas, il fallait compter sept francs. Outre les Hôtels d'Orient et de la Régence, les Hôtels de Paris, dans la rue Babel-Oued, et de Rouen, dans la rue des Trois-Couleurs, offrent un excellent hébergement : le premier des deux était surtout fréquenté par les célibataires anglais. »

Pourtant, ce tableau très européen a quelque chose de singulier qu'aucune capitale du Vieux Continent ne peut offrir. Parmi la foule occidentale, une multitude de porteurs, vendeurs au détail et autres ouvriers indigènes attirent immédiatement l'attention du nouvel arrivant. L'extrême variété de leurs costumes et la diversité des visages ont de quoi satisfaire le touriste en quête d'Orient, ou bien... le perdre !

Lorsqu'il débarque à Alger, en 1843, le comte de Castellane est comme magnétisé. « Nous ne pouvions nous lasser de regarder cette foule agitée, où personne ne marche, où tout le monde court, écrit-il. Mélange bizarre de costumes et de races diverses tantôt Européen, nouveau débarqué, tout effaré au milieu de cette cohue ; tantôt les Biskris, qui s'en vont d'un pas rapide et cadencé, portant un lourd fardeau suspendu à un long bâton ; ou bien l'Arabe et son burnous, le Turc chargé de son turban, le Juif aux vêtements sombres, à la mine cauteleuse, le porteur d'huile avec ses outres de peau de chèvre ; et, à travers ce tumulte, les légions de bourriquets et leurs conducteurs nègres [...], partout l'activité, l'énergie, l'espérance, la vraie et féconde espérance, celle du travail<sup>7</sup>. » Il faut dire que malgré trente ans de présence française, Alger a conservé une partie de sa morphologie de l'époque turque.

Comme si elle se gaussait de cette folle énergie propre à l'homme occidental, du haut de sa colline, la Casbah semble vivre une vie parallèle. « Tandis que la ville basse est ainsi livrée à la furie française, poursuit Castellane, le silence et le repos, le calme et la gravité musulmane se sont réfugiés dans les hauts quartiers. Croyez-moi, ne vous aventurez pas seul dans ces rues étroites et tortueuses, où deux hommes ont grand-peine à passer de front. Vous vous perdriez dans ce dédale qui semble habité par des ombres. De temps à autre, un fantôme blanc glisse à vos côtés, une porte s'entrouvre silencieusement, vous tournez la tête, et déjà le visiteur mystérieux a disparu. L'on dirait que du haut de la Casbah le souvenir des deys répand encore la terreur parmi leurs anciens sujets, et pourtant depuis longtemps le drapeau de la France flotte sur ces murs. »

Pourtant, en ce mois de septembre 1860, toute cette société aux cultures multiples oublie volontiers ses différences ; elle préfère se concentrer sur l'événement majeur du moment : la visite impériale. Une intense activité s'est emparée de la ville et de la colonie tout entière, d'Oran à Constantine. Le *bey* de Tunis et le frère de l'empereur du Maroc ont fait le déplacement. Le retentissement est fameux au point d'attirer l'attention des journaux américains. « Des lettres en provenance d'Alger disent que 50 000 cavaliers arabes de toutes les tribus d'Algérie, et même de Tunis, étaient en train de se préparer pour être présents à la fête qui doit être donnée en l'honneur de l'Empereur, à l'occasion de laquelle ils exécuteront des manœuvres à grande échelle », écrivait l'*Evening Post* du 13 septembre.

À l'instar des milliers de militaires convergeant de toute la colonie pour accueillir l'empereur, le général du Barail prend la route d'Alger : « Ce qui donnait à ce voyage un caractère particulier et ce qui justifiait l'enthousiasme des populations, c'est que l'Empereur [...] venait rechercher les besoins et écouter les vœux de notre belle colonie. [...] Chaque régiment de cavalerie y expédiait un escadron au grand complet, avec son colonel et son

étendard. Pendant que mes hommes suivaient la route de terre, j'allai m'embarquer à Philippeville [avec] le général Desvaux et le préfet de Constantine [...]. Nous arrivâmes à Alger un jour avant l'Empereur, et en même temps que le détachement des Cent-Gardes\*. Il faisait, ce jour-là, un sirocco abominable, et les beaux Cent-Gardes, déjà éprouvés par le mal de mer, suaient sang et eau dans leur brillant uniforme. Les zouaves, qui aidaient au débarquement, extrayaient, à demi-morts, du bâtiment ces hommes superbes, presque tous recrutés dans le Nord<sup>8</sup>. »

**9 heures.** Alors que *l'Aigle* évolue dans le port, Napoléon III peut apprécier les vivats envers Leurs Majestés des marins juchés sur les verges des bateaux. Il a revêtu son uniforme de général de division alors que l'impératrice Eugénie a opté pour une toilette simple.

Sur l'appontement, le ministre de l'Algérie et des Colonies, Chasseloup-Laubat, s'apprête à les recevoir. L'empereur l'a nommé il y a un an en remplacement du prince Napoléon-Jérôme, son cousin, dont la tendance à favoriser un régime civil et libéral (en renforçant notamment le système préfectoral) allait contre ses convictions impériales.

Malgré ses trente années d'existence, cette terre d'outre-mer presque totalement « pacifiée\*\* » – outre des accès chroniques de révoltes localisées – souffre d'un manque de direction claire. Certains colons le déplorent, pour lesquels « l'importance des questions algériennes est peu appréciée encore en France, et, à [leur] avis, c'est un malheur<sup>9</sup> ». En réalité, l'Algérie occupe désormais une place importante dans la politique impériale. Jusqu'en 1852, Napoléon l'avait pourtant considérée comme « un boulet attaché au pied de la France », avant de se rendre compte qu'elle

---

\* Corps de cavalerie d'élite chargé de la protection de l'empereur.

\*\* Quelques secteurs de Kabylie restent encore insoumis, une révolte sévit dans le Sud-Ouest oranais, et les limes du Sahara ne sont toujours pas sûres aux voyageurs du fait de l'insoumission des Touaregs.

pouvait servir son grand projet méditerranéen, qui le placerait en protecteur des Arabes\*. Mais sur place, la défiance entre civils et militaires n'a cessé de contrarier ses vues. Un voyage s'imposait !

Accompagné de sa suite – beaucoup de vétérans d'Afrique parmi lesquels le général Fleury, premier écuyer et aide de camp –, Napoléon fait ses premiers pas en terre algérienne, au son des orchestres civils et militaires. Un commentateur décrit la scène : « À la montée en ville, le général de Martimprey chevauche à droite de la voiture impériale que précèdent quarante Cent-Gardes et qu'escorte un escadron de chasseurs d'Afrique. La voiture est de demi-gala : or et rouge, à panneaux, avec quatre lanternes et attelée de deux chevaux à harnachement or et rouge. Les troupes, la milice forment la haie sur les quais, le long de la rampe du Palmier, de la rue de Constantine, de la rue Bab-Azoun, jusqu'au Palais d'Hiver. [...] Le plus beau coup d'œil est offert par la place Bresson où sont rassemblés les *aghās*, les *caïds* de l'Algérie en burnous rouge, assis sur des selles brodées d'or, déployant de nombreux étendards de tribus et mêlent leurs acclamations au bruit des musiques arabes qui jouent toutes à la fois. Deux arcs de triomphe décorent ce lieu. L'un, orné de palmiers et des principaux végétaux du pays, s'élève devant le Bureau arabe [...] ; l'autre, érigé devant le Théâtre par la population juive, est paré de riches draperies, de brûle-parfums montés sur trépieds marocains. Autour du monument figurent de nombreuses femmes israélites aux vêtements étincelants d'or. Au sommet du portique est tracée cette inscription en caractères hébreux : *La présence du souverain donne vie*<sup>10</sup>. »

---

\* Son grand projet est d'établir un royaume arabe en Algérie, dont la prospérité irradierait sur tout l'arc méditerranéen, jusqu'en Syrie. Il compte en partie sur l'influence de son ami l'ex-sultan Abd-el-Kader, exilé à Damas. À raison ! En juillet 1860, celui-ci s'était dressé en protecteur des chrétiens lors des massacres perpétrés par les Druzes.

Comme à Dijon, à Chambéry, et dans toutes les villes des Alpes traversées à l'occasion de la tournée, ces arcs de triomphe jalonnent aujourd'hui le parcours de l'empereur dans la Ville blanche. *L'Illustration* décrit ce décorum avec des accents qui annoncent la future « mission civilisatrice » de la III<sup>e</sup> République. « [Un arc] a été construit par les musulmans, un autre par les juifs, un autre par les nègres ; et chacun rappelle en quelques mots les bienfaits accordés par le gouvernement français à la population qui l'a érigé. Les nègres nous doivent la liberté ; amenés comme esclaves du Soudan, ils sont affranchis dès qu'ils mettent le pied sur notre territoire. Les Arabes nous doivent l'éducation de leurs enfants, la régularisation de leur justice, et tant d'autres biens qu'on ne peut énumérer : l'allègement de l'impôt, la sécurité des douanes et des routes, le forage des puits, etc. Les Israélites nous doivent tout. Véritables ilotes, les juifs d'Algérie étaient, avant notre domination, comme sont encore ceux du Maroc ou de la Tunisie, confinés dans un quartier spécial et soumis à des lois draconiennes. Relevés par nous de cette déchéance, [ils sont] admis devant nos tribunaux, puis dans le sein de nos conseils municipaux et généraux, même dans les rangs de notre milice<sup>11</sup>. » L'arc des résidents espagnols vient compléter ce tableau très exotique, qui en ferait presque oublier que l'Algérie, comme la métropole, est administrée en départements depuis le 9 décembre 1848.

Le cortège achève son parcours devant les marches de la cathédrale, place Malakoff, où les prestigieux visiteurs s'en vont assister à la messe, avant de rejoindre l'Hôtel du Gouverneur, leur résidence d'accueil. Directement attenante à la cathédrale, cet ancien palais du dey d'Alger construit en 1791, aux façades d'inspiration mauresque – à l'image du portail royal de sa religieuse voisine –, va plonger le couple impérial dans l'ambiance fraîche et ciselée d'un patio à étages oriental, avec murs plaqués de céramiques et arcades à colonnades surmontées d'arcs outrepassés.

Dès lors, les délégations se succèdent avec, notamment, celle du bey de Tunis, arrivé sur *le Foudre*. Celle du conseil général de Constantine, bien que sous une forme très diplomatique, entre dans le vif du sujet. « Les provinces séparées sont libres dans leur essor, et leurs intérêts distincts sont centralisés sous les yeux mêmes de l'Empereur ; des Conseils généraux sont appelés à discuter leurs affaires et à formuler leurs vœux. Ces vœux, le ministre que vous chargez de développer notre prospérité semble s'attacher à les devancer ; il propose à Votre Majesté la création des chemins de fer, des ports, des routes, le dessèchement des marais, les irrigations, le télégraphe sous-marin, les établissements de crédit, les vastes entrepôts, la constitution de la propriété, et des décrets quotidiens viennent annoncer que toutes ces propositions sont étudiées, adoptées, réalisées. Les besoins des Européens ne sont pas seuls satisfaits : Votre Majesté ordonne que les populations indigènes aient une justice intègre, une instruction libéralement distribuée, une administration protectrice, qu'en un mot elles soient véritablement assimilées à la famille française ; politique généreuse qui portera ses fruits... »

On le voit, la volonté de mise en valeur du territoire algérien est immense, à l'image de l'ampleur de la tâche. Cette mission excitante semble cependant l'affaire des Européens dont les « besoins » reposent sur la mise en valeur et la modernisation du territoire, quand ceux des indigènes résident dans la protection et la justice, l'éducation n'étant que le moyen de mener à « l'assimilation ».

Quid de la propriété arabe ancestrale ? Est-elle compatible avec un développement à l'européenne ? Voilà le nœud du problème et l'objet du voyage de l'empereur. Le soir même, alors que la ville est constellée d'illuminations en son honneur, il aura ainsi l'occasion de recueillir l'opinion de ces fameuses populations indigènes, par la bouche des chefs arabes qu'il a invités à sa table, en compagnie du bey de Tunis.

La première journée s'achève par un bal dans la grande cour mauresque du lycée Bab-Azoun, décorée par l'architecte Chassériau et recouverte pour l'occasion d'une voûte de toile. « Dans le fond se dresse un trône entre deux cascades. L'aspect est féerique. L'Empereur fait une danse avec Mme Sarlande », écrit l'instituteur Henri Klein, secrétaire général du Comité du vieil Alger<sup>12</sup>.

Le lendemain, après la pose et la bénédiction de la première pierre du futur boulevard de l'Impératrice par Eugénie elle-même – boulevard qui donnera sa physionomie définitive à la ville –, c'est le grand saut au-delà du mur d'enceinte, loin des immeubles et des monuments à la française. À bord du carrosse, Eugénie a la mine dévastée. Elle sait en effet depuis le matin que sa sœur, la duchesse d'Albe, est au plus mal. Elle doit cependant garder contenance en l'honneur des nombreux intervenants de la journée.

Le cortège impérial prend la direction de Maison-Carrée, cet ancien *bordj* (fort) turc longtemps utilisé par la France comme un spartiate poste de défense à l'est d'Alger. Parmi les suivants, on retrouve le général du Barail : « La route traverse un pays charmant, note-t-il, longe le pied des coteaux de Mustaphaet, suit une longue allée ombragée de platanes magnifiques, pour déboucher dans la plaine, après avoir traversé l'Harrach sur le vieux pont bâti par les Turcs. Toute cette route était sillonnée d'une foule joyeuse, empruntant tous les véhicules imaginables. On eût dit Paris se rendant au Grand Prix<sup>13</sup>. »

Depuis Maison-Carrée, le coup d'œil embrasse toute la plaine de la Mitidja, là où l'Européen est minoritaire\*. À 3 heures de l'après-midi, les dirigeants entrent de plain-pied dans le monde oriental : ils sont accueillis sous une véritable tente de Bédouin, faite en poils de chameau et ornée de mobilier arabe. Depuis le

---

\* En 1860, on compte à peu près 200 000 Européens pour 3 millions d'autochtones en Algérie.

promontoire où elle a été montée, la tente offre une vue superbe sur l'arrière-pays, donnant un aperçu des charmes envoûtants qu'offre la colonie. Le *Journal des débats* écrit : « À l'horizon, un cercle de collines brûlées, ouvertes çà et là de saignées écarlates, semées de koubas d'une blancheur éclatante et partout garnies de tentes, de drapeaux, de cavaliers, de fusils étincelants au soleil ; à gauche, derrière ce premier rang de collines, les montagnes de la Kabylie, d'un bleu sombre à veines noires ; au-dessus de leurs têtes un ciel pâle, presque blanc à l'horizon, d'une finesse, d'une légèreté, d'une transparence inconnues dans nos pays du Nord ; à leurs pieds la plaine calcinée par l'été, laissant voir pourtant çà et là quelques oasis de buissons verts ; sur tout cela s'étend un soleil radieux, une chaude et pure lumière d'Orient, telle que Decamps nous la faisait rêver<sup>14</sup>. »

C'est dans cette plaine calcinée que va être donnée la *fantasia*, fête typiquement arabe durant laquelle des cavaliers s'affrontent dans une charge symbolique aussi vive que pétaradante. Une illustration grandeur nature de ce à quoi les soldats français ont dû faire face durant la conquête. Depuis la tente impériale, le général Yusuf, maître de cérémonie, dirige les derniers préparatifs et le déroulement du spectacle.

Personnage haut en couleur, réputé pour sa bravoure, ce militaire français au patronyme local, aux méthodes guerrières et aux tenues dignes d'un Arabe, éduqué dans le Coran, est pourtant né et a passé sa jeunesse sur l'île d'Elbe, où il aurait aperçu Napoléon I<sup>er</sup> durant son exil... Un bel exemple de syncrétisme colonial ! Et il n'a pas regardé à la dépense : 8 000 figurants appartenant à des contingents de fantassins kabyles et de cavaliers des trois provinces, tous les aghas et caïds en tête, engagés dans un scénario reproduisant la *razzia* d'une caravane du désert, le pillage, puis la riposte d'une autre tribu pour chasser les assaillants ; le tout dans un cliquetis d'armes, de hennissements, de musique arabe et du *yoyou* des femmes.

Le général Fleury apprécie la scène en connaisseur : « Le coup d'œil de la fête [...] était le plus étrange et le plus magique qu'il soit possible d'imaginer. Tous les cavaliers se ruant sur la caravane en tournoyant au galop et déchargeant leurs armes ; ces longs fusils plaqués d'argent ou de corail ; ces chevaux alertes caparaçonnés de housses de soie de couleurs variées ; ces hautes coiffures en plume d'autruche [...] couronnant la tête des plus braves ; ces femmes, du haut de leurs palanquins hissés sur des chameaux, simulant l'effroi et poussant des cris sauvages : cette mise en scène, [...] vrai décor d'opéra, décuplé cent fois par le nombre des acteurs et les proportions de l'espace, tout cela produisit sur l'esprit de Leurs Majestés un étonnement indicible<sup>15</sup>. » Les vertiges de l'Orient dans leurs multiples saveurs, que rehausse la présence des figurants touaregs, ces insoumis identifiables à leur visage voilé de noir, à leurs javelots et à leurs boucliers faits de peau d'antilope...

Yusuf, comme pour rendre hommage à cette armée française qui lui a ouvert les bras au début de la conquête, clôture la fantasia par une charge de *spahis* attaquant sur deux rangs, qui « vient donner une idée de la grande guerre d'Afrique ». La fête du jour s'achève sur une démonstration de chasse, cette passion typiquement arabe : chasse au faucon, lâcher d'autruches et de gazelles, pistées par des sloughis.

Mais cette prise de contact avec les mœurs indigènes, si instructive qu'elle soit, resterait incomplète sans dialogue. Aussi, les députations arabes de toutes les provinces vont-elles se succéder sous la tente, baisant la main du « sultan » Napoléon, comme ils auraient baisé celle du Grand Turc, l'ancien maître de leurs terres. Le quotidien *La Presse* écrira : « Alors les chefs, aux burnous éclatants, ont mis pied à terre et sont venus tous ensemble présenter le cheval de Gaada tout caparaçonné d'or, et faire acte de soumission au souverain de la France. À ce moment, rendu solennel par la grandeur du théâtre et par l'aspect guerrier de ces ennemis

d'hier, dont la longue résistance a glorifié nos armes, l'Empereur n'a pu se défendre d'une émotion visible<sup>16</sup>. »

Lorsque le tour des tribus kabyles arrive, le protocole subit quelques manquements. « Toute la foule kabyle voulut suivre ses chefs et escalada la colline avec eux. On essaya de les arrêter, ce ne fut pas possible. Ils vinrent ainsi jusqu'à trois pas de l'Empereur et de l'Impératrice et voulaient monter plus près encore. Les zouaves de service tentèrent encore une fois d'arrêter le flot : "Zouaves, retirez-vous", dit l'Empereur en souriant, et les Kabyles s'approchèrent autant qu'ils voulurent. Alors ils s'installèrent à leur aise, les premiers rangs s'asseyant pour que les derniers pussent voir, tous ouvrant des yeux gigantesques. Quelles têtes et quels costumes de sauvages ! Sans chaussures et souvent sans coiffure, la plupart ont pour unique vêtement une longue chemise de laine ou de toile. Et quelle chemise ! aussi sale que leurs fusils sont propres et brillants ! Leur peau noire et tannée s'en détache à peine. »

Avant de rentrer à Alger, l'empereur préside une immense *diffa* de 800 plats de couscous et 500 moutons « tout rôtis embrochés sur de longues gaules que [des serviteurs] tenaient droites<sup>17</sup> ».

L'éclatant acte de soumission des chefs arabes confirme Napoléon dans ses impressions : les populations indigènes s'en remettent à lui. De fait, avec le développement du régime civil dans la colonie, elles se sentent menacées. Quelques mois plus tôt, une lettre de la tribu des Smelas\* à l'attention du ministre avait vigoureusement protesté contre un projet de rattachement au territoire civil. Vantant la probité de la gestion des affaires courantes par les militaires des Bureaux arabes, celle-ci dénonçait la calamité du régime civil, concluant qu'avec ce dernier ils seraient « dévorés par les Juifs, les

---

\* Grande tribu de la province d'Oran.

avocats, les huissiers » et qu'ils resteraient « comme un arbre sans fruits\* ».

L'empereur le sait. Il tient absolument à donner des gages de sa bonne volonté dans son discours du soir, prononcé lors du banquet donné en son honneur par la ville d'Alger. « Ma première pensée, en mettant le pied sur le sol africain, se porte vers l'armée, dont le courage et la persévérance ont accompli la conquête de ce vaste territoire. Mais le dieu des armées n'envoie aux peuples le fléau de la guerre que comme châtiment ou comme rédemption. Dans nos mains, la conquête ne peut être qu'une rédemption, et notre premier devoir est de nous occuper du bonheur des trois millions d'Arabes que le sort des armes a fait passer sous notre domination. [...] Ainsi, élever les Arabes à la dignité d'hommes libres, répandre sur eux l'instruction, tout en respectant leur religion, améliorer leur existence en faisant sortir de cette terre tous les trésors que la Providence y a enfouis et qu'un mauvais gouvernement laisserait stériles, telle est notre mission : nous n'y faillons pas<sup>18</sup>. » Vient ensuite, seulement, une adresse aux « hardis colons », auxquels il assure la protection et l'établissement des institutions de la France.

Bien que la déclaration reste très générale, l'accent est tout de même mis sur le respect et la « dignité » des populations musulmanes. Va-t-elle satisfaire tout le monde ? Les Européens ont en effet autant d'attentes que les « indigènes », comme le remarquera *Le Monde* du 26 septembre : « L'Empereur devait aller à Blida et s'arrêter dans les principaux villages du Sahel et de la plaine. Ces bons colons [...] avaient dressé de toutes parts des

---

\* Pétition de mai 1860, citée par Marcel Emerit in « L'état d'esprit des musulmans d'Algérie de 1847 à 1870 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome VIII, n° 2, avril-juin 1961, pp. 103-120. Emerit cite également celle des Douairs (villages arabes créés administrativement par la France), le même mois, qui rappelle les bons et loyaux services rendus par les soldats « indigènes » à la France pour justifier leur attachement au régime militaire.

arcs de triomphe. Le chef de l'État devait [...] se rendre compte par ses yeux des progrès de la colonisation. Il allait faire renaître l'espérance dans le cœur de ces courageux cultivateurs, qui n'ont pas eu à lutter moins que nos soldats contre les fatigues et les maladies... » Il faut dire que leur prise en compte a connu de nombreux hauts et bas depuis 1830.

Aussi, la cérémonie de la pose de la première pierre du boulevard de l'Impératrice, le matin, les a-t-elle comblés. « Les colons algériens regardaient cette cérémonie comme l'acte le plus important du voyage de Leurs Majestés ; c'était pour eux le symbole d'une ère nouvelle. Ce boulevard, magnifique construction qui ne comptera pas moins de 1 200 mètres d'arcade, à la fois dock, rempart et promenade, est le premier grand travail entrepris en Algérie par l'industrie privée. L'Empereur, voulant l'inaugurer, montrait quelle importance il attachait à ce premier résultat. À quelques pas des tribunes, une locomotive rappel[ait] des travaux\* plus considérables encore<sup>19</sup>... » De fait, agriculteurs et industriels attendent que l'on favorise enfin la libre entreprise, notamment par l'investissement, mais aussi au travers des institutions. Ils en sont persuadés, « l'avènement des institutions de la mère patrie sur le sol africain sera le signal infaillible de la prospérité<sup>20</sup> ». Civil versus militaire : deux approches antagonistes de l'Algérie, que l'empereur compte bien réconcilier.

Il n'aura, hélas, pas le temps d'approfondir l'état de l'opinion, car la santé de la duchesse d'Albe impose d'écourter le programme. Exit donc le déplacement dans la ville de Blida, richement décorée pour accueillir les hôtes impériaux ! Au troisième jour du voyage, après la visite de l'impératrice Eugénie à l'Orphelinat des jeunes filles chrétiennes, puis la grande revue des troupes supervisée par Napoléon et le bey de Tunis au champ de manœuvre, le couple

---

\* Ces « travaux considérables » sont ceux de la construction de la future ligne ferroviaire Alger-Oran.

impérial est de nouveau réuni à bord de *l'Aigle*, prêt à prendre la mer.

La nouvelle du départ anticipé s'étant répandue dans toute la ville, c'est sous le regard d'une foule nombreuse massée sur le port que la flottille appareille nuitamment. Il est 11 heures du soir. La dernière image du séjour se fige ainsi sur les acclamations, ponctuées des salves des canons, des illuminations d'Alger que vient couronner un feu d'artifice tiré depuis les hauteurs.

Les côtes d'Algérie s'éloignent progressivement, baignées de cette lumière lunaire si présente dans les contes orientaux. Bientôt, la perception du voyage ne se fera plus qu'à travers les brumes déformantes du souvenir. Qu'importe ! Napoléon III a vécu la réalité du terrain, il a *vu* la colonie... ce qui le distingue en cela d'une bonne proportion de Français, dans les chambres et ailleurs, fermement persuadés que cette terre lointaine et si peu connue leur coûte plus qu'elle ne leur rapporte. Un préjugé qui amuse beaucoup les voisins anglais – fins connaisseurs en la matière ! –, ébahis par ces « Français obstinés, qui doutent encore de la valeur d'une telle possession<sup>21</sup> ».

Napoléon III, désormais au fait des choses, espère sans doute profiter de la traversée pour méditer sur le discours qu'a prononcé le président du conseil général d'Alger au champ de manœuvre : « C'est aux institutions civiles dont la France est si riche et qui ont porté si loin sa renommée [...] d'opérer entre les races le rapprochement sans lequel il ne saurait y avoir pour nous aucune force et prospérité. Pour atteindre ce but, il faut le concours de tous, il faut surtout l'union entre l'autorité civile et l'armée<sup>22</sup>. »

Mais l'imprévisible Méditerranée ne lui en laisse pas le loisir, car la météo devient préoccupante. Dans l'entourage de l'empereur, le général Fleury le constate : « Les *moutons* – précurseurs d'un grand vent et d'une grosse mer – que l'on voyait à l'horizon, à la clarté de la lune, et qui avaient tant effrayé les dames de l'Impératrice, se changèrent bientôt en vagues presque inquiétantes. Ce tangage exagéré démontrait que *l'Aigle*, dont nous faisons la

# Algérie, la conquête

*Aux sources d'une des plus grandes guerres coloniales du XX<sup>e</sup> siècle :  
le récit inédit des premiers temps de la présence française en Algérie*



Été 1830. La conquête de l'Algérie, censée répondre à un coup d'éventail du dey d'Alger au consul de France, est lancée par une monarchie déclinante. Mais que va-t-on faire de cette colonie ?

Après des décennies de tâtonnements, d'hésitations entre régime militaire et civil, Napoléon III débarque en 1860 sur les côtes algériennes et tranche : l'Algérie sera le cœur de son Royaume arabe, un royaume pour partie autonome, pensé dans un certain respect des droits et des coutumes « indigènes ».

Vaincu dix ans plus tard face aux Prussiens, l'empereur, que les natifs appellent le « Sultan Napoléon », n'aura pas le temps d'agir. La toute jeune République opte pour la colonisation totale, fissurant un édifice déjà fragile et ranimant les braises de l'esprit de révolte des autochtones.

1830-1870 : ces quarante années préfigurent l'histoire future et dramatique de la colonie. Riche de multiples sources d'époque, cet ouvrage nous invite à assister à la conquête aux côtés des grands noms de l'armée française et de la résistance arabe, à voir l'Algérie changer au rythme de l'installation des colons et à partager les impressions de voyage des premiers touristes. Il ancre ainsi la guerre d'Algérie dans le temps long, celui d'un passé totalement méconnu.

*Thierry Nélis est écrivain. Il a notamment publié L'Humiliante Défaite, un ouvrage d'histoire narrative sur la guerre de 1870, salué par la critique.*

ISBN : 978-2-311-15018-6

Prix : 19,90 €



9 782311 150186

**Vuibert**

© *Prise de Bône, 27 mars 1832.*  
Horace Vernet, 1835. Collections  
du château de Versailles  
Conception graphique :  
Anne Mayéras